

« Est-ce que vous jouez au poker, Monsieur Adelstein ? » me demanda Oldman.

Il m'avait posé cette question avec une petite étincelle dans les yeux. Nous étions au bar Lady Jane à Shimokitazawa, en train de boire du whisky Nikka 17 ans. C'était un bon whisky, il me réchauffait. On était en janvier, la nuit était humide et froide, et il faisait frais dans le bar. Les haut-parleurs diffusaient un morceau de Sonny Rollins et nous avions pris place à la grande table, sous une photo géante en noir et blanc de Marilyn Monroe. Je me gardai de lui répondre trop vite.

Il reprit : « Peut-être que vous n'avez jamais joué à ce jeu ? »

Son accent un peu snob de la Nouvelle-Angleterre donnait à toutes ses questions l'allure d'un défi.

« Je n'aime pas les jeux de hasard, répondis-je.

— En vérité, c'est à la fois un jeu de réflexion et un jeu de hasard. Les deux à la fois. Et je pense que nous devrions tenter une partie de poker dans le monde réel. »

Il en vint droit au but.

« J'ai lu le rapport de Tony sur la Suburban Corporation, et il est convaincant. Je suppose que c'est vous qui avez effectué la plupart des recherches. Il présente de solides arguments qui devraient nous dissuader de faire affaire avec cette société. Malheureusement, notre département financier n'est pas du même avis. Suburban est un acteur très important dans le secteur de l'immobilier, et ils sont prêts à tout pour qu'un accord soit conclu. Le P-DG de Suburban leur a dit que Goldman Sachs avait gagné des millions grâce à leurs affaires communes. Et ils l'ont cru, simplement parce qu'ils avaient envie de le croire. »

Je bus une gorgée de whisky.

« Chaque fois que Goldman Sachs investit dans des entreprises louches, ils en tirent profit. Le pigeon qui fait affaire avec l'entreprise louche après eux, lui, perdra sa chemise. Vous pouvez compter là-dessus. »

(...)

« Eh bien, lui dis-je, pourquoi ne pas proposer un rendez-vous à leur porte-parole et lui raconter ce que nous savons, et voir comment il répondra ? Si sa réponse n'est pas franche, c'est qu'ils ont des choses à cacher. Regardons d'un peu plus près si leurs protocoles sont conformes à la loi en matière de lutte contre le crime organisé.

— Vous voulez dire, interrogeons le président de la compagnie ?

— Eh bien, tout au moins le vice-président », répliquai-je.

Oldman décrivit avec son index des cercles sur le bord de son verre, tournant dans le sens des aiguilles d'une montre pendant une minute, l'air très satisfait et même détendu. Puis il vida son verre.

« Monsieur Adelstein, vous et moi, nous pensons de la même façon. Je trouve que c'est une idée splendide. Ce sera notre partie de poker. Et c'est nous qui tiendrons la banque. »

Oldman prépara le rendez-vous, s'assura que les caméras vidéo de la salle de réunion fonctionnaient ; de mon côté, je dressai une liste de questions à poser. C'était un plan simple : Oldman devait ouvrir la réunion, saluer le dirigeant, puis une jeune employée bilingue lui servirait d'interprète et poserait les questions pour lui. On me présenterait comme un stagiaire venu passer un an au Japon.

Tout se passa exactement comme prévu. Par un après-midi glacial de la mi-janvier, le vice-président de Suburban arriva, vêtu d'un costume gris foncé, d'une chemise blanche et d'une cravate à rayures blanches et grises. Des lunettes à monture d'or rehaussaient son visage, et ses cheveux de couleur poivre et sel avaient été ramenés en arrière et gominés. Il portait une montre LeCoultre en or massif. Au moins, il manifestait un goût excellent en matière de montres suisses de luxe classiques. On servit du café à tout le monde. Je m'assis dans un coin pour lire un exemplaire de *The Economist*, l'air de m'ennuyer. L'entretien commença par une série de questions faciles.

« Pouvez-vous nous décrire votre vision de l'avenir de la Suburban Corporation ? »

« Pour quelle raison avez-vous besoin d'un prêt de la part de notre groupe ? »

« Parlez-nous un peu de vos fonds d'investissement spécialisés dans le secteur de l'immobilier. »

Puis Oldman lança sa première grenade.

« Vous ou votre entreprise, avez-vous à l'heure actuelle des liens avec le crime organisé, ou en avez-vous eu dans le passé ? En d'autres termes, avec les yakuzas ? »

De la main droite, le vice-président eut un geste de dédain et se peigna les cheveux en arrière.

« Certainement pas. Nous observons un code de conduite très strict. Le conseil d'administration de notre firme compte même un ex-procureur parmi ses membres. Nous avons passé des accords avec Goldman Sachs et d'autres compagnies qui sont très exigeantes en matière de conformité. Nous sommes convaincus que notre modèle économique répondra à vos souhaits. »

Une fois que l'interprète eut traduit la réponse, Oldman hocha la tête et retomba dans un silence complet pendant une minute entière. Vous imaginez à quel point une minute peut sembler longue. Du bout du doigt, il tourna autour du bord de sa tasse de café dans un sens, puis dans l'autre, et, tout d'un coup, il se leva. Il dit au vice-président : « Je vous prie de m'excuser. Je dois passer un appel urgent. Veuillez attendre ici un moment. »

Lui et l'interprète s'en allèrent.

Après avoir croisé le regard du vice-président et haussé les épaules, je m'adressai à lui en anglais : « Cela peut prendre un certain temps. Désirez-vous un autre café ? »

— Non, merci », répondit-il.

Je retournai à la lecture de mon magazine. Les minutes passèrent. Le dirigeant, pris de panique, sortit finalement son portable et passa un appel, parlant en japonais de manière très agitée, à voix basse.

« Je crois qu'ils savent. Que dois-je leur dire ? Que puis-je admettre ? Quand est-ce qu'on s'est prétendument débarrassés de ce type ? »

La voix irritée à l'autre bout s'énerma et commença à crier et à traiter le vice-président d'incapable, lui disant qu'il avait échoué dans sa mission. Ses oreilles se mirent à transpirer. Je ne pensais pas qu'il fût possible de transpirer autant des oreilles. Il coupa la communication. Quinze minutes plus tard, Oldman revint seul. Cette fois, il fit un geste dans ma direction.

« C'est mon collègue qui va mener le reste de l'entretien », dit-il, un sourire presque imperceptible sur le visage. Il s'assit et je me levai.

Je me présentai en japonais formel et entamai le second temps de l'interrogatoire.